

## DU CÔTÉ DES ENFANTS

*Au fil de nos colonnes s'exprime souvent, la difficulté d'être un éducateur dans une école peu encline à favoriser l'implication personnelle et l'innovation. Le retour de la droite à la direction des affaires du pays, ses projets de privatisations, notamment dans les universités, ainsi que sa politique de récession ne font qu'accroître cette problématique.*

*Mais peut-être serait-il nécessaire de modifier notre point de vue en tentant de savoir ce qui est perçu du côté des enfants. C'est à ce type d'expérience focale que je vous convie ici et vous invite ultérieurement dans d'autres interventions du même genre. Si chacun y allait de son souvenir personnel, il est probable que notre connaissance collective du monde de l'enfance en serait enrichie.*

### ENFANCE

J'ÉTAIS DÉJÀ SOLIDAIRE DES MASSES LABORIEUSES.

« As-tu appris tes leçons, as-tu fait tes devoirs ? » ; cette double question a ponctué mes couchers tout au long de ma médiocre scolarité. C'est ma mère qui me la posait. Mon père était trop absorbé par les difficultés que rencontrait la petite exploitation horticole du sud de la France, dans la société déjà en pleine mutation de la fin des années soixante. En ce temps-là, je dois le reconnaître, j'étais encore trop préoccupé par ma propre personne pour m'interroger sur les destinées générales de la société et du monde. Tout ce que je savais c'est qu'il me fallait fréquenter quotidiennement l'école. Seules les gripes et les angines hivernales me permettaient quelques entorses au règlement. Bien que fréquentes, ces maladies de mon enfance étaient radicalement expédiées par ma mère qui, faisant fi des recommandations du médecin, suppliait tant et si bien le pharmacien et l'infirmier, qu'elle parvenait tou-



jours à ses fins : de bonnes doses de pénicilline aptes à dissoudre hâtivement mes fièvres de cheval et à me relancer sur le chemin glorieux de la réussite scolaire. Face à ce déploiement d'énergie, je me sentais relativement honteux quand, au bout du compte, je n'étais capable de ne ramener que de fades classements ; ce n'est qu'à de très rares exceptions que j'ai pu, le temps d'un trimestre, sortir du peloton et talonner les dix premiers — ces êtres haïssables ! Moi, j'étais déjà solidaire des masses laborieuses... Je préférais Dédé et Yvan qui avaient plein de billes, ou Thierry qui jouait au foot comme Pelé. Alors, tant qu'à faire, comme je passais la majeure

partie de ma vie active à l'école, mes mauvaises notes étaient comme un signe d'appartenance à la tribu des damnés de la terre ; c'était, pour moi, une façon de me situer dans un camp. Le laminoir du temps m'empêche de me souvenir si ce positionnement dans le camp des faibles en thème était dû à un choix déterminé ou si, ce qui me semble plus probable, ce sont mes résultats scolaires qui m'y ont situé de fait. Quoiqu'il en soit, j'ai appris très tôt, à 6 ou 7 ans, que n'étant pas membre de l'intelligentsia de la classe, il fallait que je me débrouille seul, c'est-à-dire que j'assume ma médiocrité en la défendant face à mes enseignants et à mes parents : mes juges.

IL NE ME SERAIT JAMAIS VENU A L'ESPRIT DE ME REBELLER CONTRE L'INSTITUTION

Pour moi, les études n'ouvraient aucune perspective. Il ne m'était jamais venu à l'esprit que ma vie d'écolier puisse, d'une quelconque façon, avoir une incidence sur ma vie d'adulte. Ainsi, étais-je absolument déconnecté de la réalité scolaire, qui elle, ne se préoccupait pas de savoir si j'étais ou non conscient des conséquences de mes actes. Une machine, qu'elle soit scolaire ou électronique, ne pense pas. Avec le recul, j'ai le sentiment qu'une grande partie du drame scolaire se situe là : dans ce décalage immense entre les motivations de l'enfant et celles de l'institution scolaire. Nous savons tous, même et surtout si nous nous y opposons, que l'école est un lieu de sélection ; et que cette sélection repose sur la réussite ou l'échec des élèves. Ceux qui réussissent sont ceux qui parviennent à s'adapter à la demande scolaire. Le drame de cette sélection est qu'elle se joue sur des êtres qui, dans leur grande majorité, n'ont absolument pas conscience du danger qu'ils encourent en ne se soumettant

v/(5ans)



pas à la règle. Or, le couperet de la sélection, même s'il se déguise parfois en psychoti-psychota, est opérant dès l'école maternelle. Il est donc hors de question d'envisager de raisonner les enfants : « Si tu travailles mal, tu seras paysan comme ton père ! » Et puis qu'est-ce que demain pour un enfant ? Pour ma part, tout ce qui importait était de survivre d'un jour sur l'autre, en me montrant toujours égal à moi-même pour ne poser de problème à personne, ni à mon instituteur, ni à mes parents, ni à moi-même. C'était cela ma réussite scolaire : paraître normal, surtout ne pas faire de vagues, ne pas attirer l'attention sur moi. Je le répète, je ne sais si j'entretenais ma médiocrité ou si c'est elle qui me maintenait entre ses griffes, toujours est-il que jamais rien, ni personne, n'est venu rompre ce cercle vicieux. Il faut croire que ma situation ne gênait pas outre mesure mon environnement ; mes parents, qui depuis ma conception me destinaient à prendre leur succession à la ferme, vivaient cela comme une fatalité ; mes instituteurs successifs ne s'attendaient pas à des merveilles de ma part. Aussi, bon an mal an, les années se suivaient et je gravissais, passablement, un à un, les échelons de ma scolarité sans remous. Il ne me serait jamais venu à l'esprit de me rebeller contre l'institution. Mon statut social était celui d'écolier, il fallait faire avec, un point c'est tout. Quant à savoir dans quel but je fréquentais l'école, ça, c'est une autre histoire. Je savais, bien sûr, que c'était pour y travailler... et que j'avais beaucoup de chance par rapport à mes ancêtres qui devaient ramper dans les mines à charbon, les pauvres ! Quelle culpabilité pour moi lorsque, plongé dans mon manuel d'histoire, je découvrais l'horreur de ces petits corps pliés

en deux — et moi qui ne fichais rien... Bref, j'étais né sous une bonne étoile et je devais vivre comme un privilège le car qui m'emmenait chaque matin vers la communale. Même si monsieur Casanova me giflait à cause des inévitables taches d'encre qui ornaient mon cahier du jour, et même si madame Franquette me filait des dizaines de lignes à copier pour une leçon mal sue, une faute de participe. J'étais nourri, logé, je n'avais qu'à me tenir tranquille et écouter mes maîtres.

#### JE ME SAVAIS COUPABLE DE MÉDIOCRITÉ

Aucun doute, ils étaient vraiment des maîtres, moustachus à souhait, impressionnants d'autorité, débordants d'imagination quand il s'agissait de punir. Une seule parole d'eux à ma mère suffisait pour provoquer une panique folle à la maison où les dictées et les séances de lecture se prolongeaient indéfiniment. N'étant pas dupe, je préférais ma situation à celle de Daniel qui ne recevait jamais de punition car on avait décrété que ça n'était pas de sa faute, parce qu'il venait d'un milieu défavorisé et qu'on ne pouvait rien pour lui : « Il fait ce qu'il peut, que voulez-vous ! »

Dans mon esprit, donc, réussir à l'école, même si je percevais la connivence que cela créait entre l'instituteur et le bon élève, j'avais du mal à cerner en quoi cela consistait vraiment. Je m'étais, de toute façon, convaincu que cela ne s'adressait pas à moi, ça n'était pas dans mes moyens. C'était un privilège, un peu comme la noblesse : hormis un miracle ou la (bonne) fortune, rien ne permettait d'y accéder.

J'étais donc à l'école pour me maintenir et ne pas trop peiner mes parents car je me savais coupable de médiocrité. A quelques variantes près, mes enseignants ont tous adopté une attitude similaire à mon égard ; faisant partie du gros du peloton, tant que je ne me faisais pas remarquer, on me laissait tranquille. Nos rapports étaient régis par un pacte tacite de non ingérence en territoire étranger, et basta !

A ce stade, je me sens injuste, vis-à-vis de ces tuteurs qui ont failli encadrer mon enfance. J'exagère leur machiavélisme. Les choses étaient plus compliquées que je ne le laisse entendre ; par exemple, on aurait apprécié mon passage dans le clan des bons, cela aurait cautionné ce système qui en a tant besoin...

#### ADULTE

Il est bien évident que les adultes, qu'ils soient parents ou enseignants, ne décident pas, a priori, de la réussite ou de l'échec de tel ou tel de leurs enfants. Sur la ligne de départ, plane l'illusion de l'égalité des chances. Dès lors, les élèves se placent (se classent) en fonction de leurs capacités. Il reste à savoir de

quelles capacités il s'agit... enfin, cela a le vernis de la démocratie : à chacun selon ses possibilités. Le mensonge est bien entretenu. Or, ma fréquentation de jeunes enfants (3, 4, 5 ans) me révèle chaque jour davantage, la disparité et l'hétérogénéité du monde de l'enfance. Il est grand temps de se débarrasser de ce vieux mythe de l'égalitarisme scolaire et de revendiquer le droit à la différence, et même la nécessité de cette différence chez l'humain, sans pour autant rayer de notre éthique, la notion de justice. Nous abordons, ici, un point central du débat sur l'école : opter pour un monde où s'expriment les différences que l'on tente de gérer avec justesse et justice est incompatible avec le mensonge d'une pseudo-équité naturelle distribuant généreusement les mêmes chances à chaque individu. Ce sont deux conceptions du monde radicalement opposées. Ceci montre l'urgence de conjuguer sans cesse pédagogie avec politique. Isoler le pédagogique relève de l'œuvre charitable ; or, toute charité contribue, à sa façon, au maintien de l'ordre établi. A l'inverse, tout militantisme politique ou syndical ignorant les questions pédagogiques s'ampute de la réalité sans laquelle aucune perspective concrète de changer la vie n'est envisageable. En ces temps de morosité scolaire et sociale, il nous faut être vigilants pour conserver ce qui a fait l'originalité de notre mouvement : la combinaison de perspectives pédagogiques et politiques. Mais ceci nécessite la disposition à ne jamais accepter des choix, des options de façon définitive ; en effet, la pensée ne peut s'arrêter sans s'altérer. Bien que dangereux, (mais seule la mort est sans danger !), il est vital d'accepter le mouvement de la pensée, c'est notre unique chance de voir un jour se réduire la dichotomie existant entre les besoins des enfants et ceux de la société.

Jean ASTIER  
Pourrières, le 1<sup>er</sup> juin 1986



Christelle (5ans)